



CLASSIQUES  
GARNIER

KAMMERER (Elsa), « Le *Blason de la mort* et son double en prose. Du nouveau sur Jean de Vauzelles, les Blasons et la “Danse de la mort” de Holbein (1536-1538) », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, n° 40, 2020 – 2, p. 269-291

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-11263-1.p.0269](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-11263-1.p.0269)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2020. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

KAMMERER (Elsa), « Le *Blason de la mort* et son double en prose. Du nouveau sur Jean de Vauzelles, les Blasons et la “Danse de la mort” de Holbein (1536-1538) »

RÉSUMÉ – La mise en regard du *Blason de la mort* de J. de Vauzelles (1536) et de son double en prose méconnu qui accompagne la 1<sup>re</sup> édition de la “Danse de la mort” de Holbein (1538) questionne à nouveaux frais la possible figuration d’entités abstraites (la mort, la beauté), dans le sillage de Lucien et d’O. de la Marche. Le *Blason* témoigne ainsi d’une sensibilité à la beauté théologique des corps ressuscités et glorieux, mais aussi, en un contre-point assumé, à la beauté sensuelle des corps féminins.

MOTS-CLÉS – Vauzelles, Holbein, Olivier de la Marche, dance macabre, blasons

KAMMERER (Elsa), « The *Blason de la mort* and its Prose “Double”. New Perspectives on Jean de Vauzelles, the Blasons and Holbein’s “Dance of Death” (1536-1538) »

ABSTRACT – Comparing the *Blason de la mort* by J. de Vauzelles (1536) with its little-known prose “double” which accompanies Holbein’s “Dance of Death” in its 1538 edition, the paper focuses on the possibility of representing abstractions (death and beauty) in figurative form, harking back to Lucian and O. de la Marche. The *Blason* points out a sensitivity to the theological beauty of resuscitated and glorious bodies, and at the same time to the sensuous beauty of the female body.

KEYWORDS – Vauzelles, Holbein, Olivier de La Marche, Dance of Death, blazons

## LE BLASON DE LA MORT ET SON DOUBLE EN PROSE

Du nouveau sur Jean de Vauzelles, les Blasons  
et la « Danse de la mort » de Holbein (1536-1538)

Aborder le champ poétique lyonnais par le biais de personnages que l'on a jusqu'alors considérés comme faisant partie des *minores* oblige parfois, dans le paysage littéraire d'une période donnée, même courte, à repenser réseaux et hiérarchies. Ainsi par exemple de Jean de Vauzelles<sup>1</sup>, prieur de Montrottier et chevalier de la primatiale Saint-Jean, que l'on retrouve souvent sur les mêmes terrains que Geoffroy Tory ou Gilles Corrozet, et dont on perçoit mieux désormais le rôle important qu'il a joué parmi les poètes consacrés par l'histoire littéraire. Le Blason des cheveux et le Blason de la mort<sup>2</sup>, qui encadrent les *Blasons anatomiques du*

---

1 Nous nous permettons de renvoyer à notre *Jean de Vauzelles et le creuset lyonnais. Un humaniste catholique au service de Marguerite de Navarre entre France, Italie et Allemagne (1520-1550)*, Genève, Droz, 2013.

2 Voir l'édition récente des *Blasons anatomiques du corps féminin et Contreblasons*, éd. J. Goeury, Paris, Flammarion, 2016. Dans les *Blasons* imprimés à la suite de la traduction française de l'*Hecatombphile* d'Alberti, à Paris, Denis Janot, 1536, le Blason des cheveux de Vauzelles occupe la première place, ouvrant une série de douze blasons qui s'achève avec le Blason du cul (le seul exemplaire conservé est cependant incomplet). Dans l'édition des *Blasons du Corps Femenin* datée de Lyon, Denis de Harsy, 1536, publiée à la suite de l'*Hecatombphile* daté de 1537 et conservée à la Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg (cote : R.102.895), il occupe la quatrième position après le Blason du corps (attribué à François I<sup>er</sup>), le Blason de la joue et le Blason du col. Mais la série des Blasons est fermée par le Blason de la mort. Ni A.-M. Schmidt (édition des *Poètes du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 347-350) ni Ch. B. Beall (« Jean de Vauzelles and Seneca », *Romance Notes*, x, 1968, p. 348-352), qui se sont intéressés au Blason de la mort, ne connaissaient l'exemplaire de la BNUS, découvert plus tard par A. Saunders (*The Sixteenth-Century Blason Poétique*, Berne-Francfort-Las Vegas, Peter Lang, 1981 ; A. Saunders, « Jean de Vauzelles Moraliste and Blasonneur », *Studi Francesi*, LXXI, 1980, p. 277-288). Reprenant cette découverte d'A. Saunders, nous avons fait en 2005 le rapprochement entre le Blason de la mort (1536) et les *Simulacres et historiées faces de la mort* (1538), et suggéré un projet vaste et cohérent de réflexion sur les images dans les deux textes ; nous apportons ici de nouveaux éléments qui viennent confirmer cette intuition.

*corps féminin* que publie L'Angelier en 1543, témoignent ainsi de l'autorité et de la visibilité dont jouit Vauzelles dans les années 1536-1543, à Lyon comme à Paris. Avant que paraisse *Délie* en 1544, il semble même qu'il soit plus important à Lyon que Maurice Scève<sup>3</sup>. Barthélemy Aneau, dans son *Quintil* de 1551, le cite en tout cas au même titre que Jean Lemaire de Belges, Octovien de Saint-Gelais, « Philistine » et Clément Marot<sup>4</sup>. François de Billon, dans son *Fort inexpugnable* (avant 1555), mentionne le « bon père Vauzelles » comme précurseur de Salel, Magny, Héroët, Mellin de Saint-Gelais, Marot, Belleau et la Pléiade<sup>5</sup>. La réévaluation du rôle joué par Vauzelles parmi les notables lyonnais et les antiquaires, aux côtés d'Antoine Duprat, de Jacques de Vintimille, et surtout de Sante Pagnini, avec qui il fonde l'Aumône générale de Lyon, ancre par ailleurs ce personnage dans les réseaux religieux, politiques et poétiques de la cité rhodanienne, tandis que ses activités de traducteur et sa présence dans l'entourage proche de la famille royale font de lui, à Lyon, l'homme de Marguerite, et l'un des intermédiaires pour François I<sup>er</sup> de sa politique italienne. Le biais vauzellien oblige en outre à étendre le champ littéraire lyonnais aux terres d'Empire, et confirme l'importance non négligeable d'un style rhénan qui vient à l'encontre de la conception de Lyon qui serait exclusivement « italianisante » : Vauzelles traduit en 1526, pour Marguerite, l'*Hystoire evangelique* d'Ottmar Nachtgall<sup>6</sup>, et

3 Voir par exemple l'avance des entrées de 1533 sur celles de 1548 : Vauzelles est à l'origine de la première naumachie connue à Lyon, du motif de l'embrassement du Rhône et de la Saône, de l'utilisation du *Poliphile*, des feux d'artifice. C'est lui aussi qui met en place l'Hercule gaulois, avant Tory (Kammerer, *Jean de Vauzelles*, p. 377-381).

4 B. Aneau, *Quintil boratian*, 1551 (éd. J.-Ch. Monferran, à la suite de *La Deffence, et illustration de la langue françoise* de Joachim Du Bellay, Genève, Droz, 2001, p. 345). Sur l'identification de « Philistine », voir M. Clément, « Louise Labé et les arts poétiques », *Méthode ! Revue de littérature comparée*, 7, 2004, p. 65-77, n. 24.

5 F. de Billon, *Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, Paris, Jean d'Allyer, 1555, fol. 29<sup>v</sup> [magnifique exemplaire de l'Arsenal, Rés. 4-BL-4390 ; éd. fac-similé M. Screech, Wakefield, S.R. publishers - New York, Johnson - Paris, La Haye, Mouton, 1970].

6 J. de Vauzelles, *Hystoire evangelique des quatre evangelistes en ung fidelement abregée recitant par ordre sans obmettre ny adjoûter les notables faitz de notre seigneur Jesuchrist et tousjours allegant les lieux où plus ample narration est contenue et en ces petitz dixneuf chapitres redigée au soulagement de la memoire de tous chrestiens*, Lyon, G. de Villiers, 1526 [BL C.111.aa.11]. Il s'agit d'une traduction française des *Evangelicae historiae ex quatuor Evangelistis perpetuo tenore continuata narratio, ex Ammonii Alexandrini fragmentis quibusdam...* traduites du grec par Ottmar Nachtgall (Augsbourg, S. Ruff pour S. Grimm, 1523). Sur ce texte, voir E. Kammerer, *Jean de Vauzelles*, p. 109-153 ; B. Conconi, « 1526 – La Bible à Lyon. Notes sur Jean de Vauzelles traducteur de l'*Histoire évangélique* d'Ammonius », *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, Genève, Droz, 2008, p. 765-786.

il assure en 1538 l'édition *princeps* à Lyon de la fameuse « Danse de la mort » de Holbein<sup>7</sup>.

Le biais des *minores*, qui suit en quelque sorte les creux de la recherche, peut également conduire à quelques trouvailles. Ainsi de la découverte en 2005 du premier traducteur jusque-là méconnu – Jean de Vauzelles, donc, avec son frère Georges – du *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna, dont les motifs inspirent aussi bien les entrées lyonnaises de 1533, conduites par Vauzelles, que le Blason des cheveux, qui christianise plusieurs motifs du *Poliphile*<sup>8</sup>.

Ainsi également d'une autre découverte, qui fait l'objet de cet article : celle d'un « double » en prose, non encore repéré, du Blason de la mort. Il s'agit des « Diverses tables de la mort, non painctes, mais extraites de l'escripture sainte, colorées par Docteurs Ecclesiastiques, et umbragées par Philosophies », un texte en prose qui accompagne en 1538 l'édition *princeps* des gravures de la mort de Holbein chez les frères Trechsel sous le titre de *Simulachres et historiées faces de la mort* (fig. 1 et 2)<sup>9</sup>. La mise en regard des deux textes (voir annexe) ne laisse aucun doute sur leur gémellité : reprenant les mêmes motifs et les mêmes images, dans le même ordre, tous deux amplifient l'analogie reprise à Sénèque entre vie terrestre et préparation à une seconde naissance<sup>10</sup>.

7 La présence active de Vauzelles chez les Trechsel, puis les Frellon et Jean de Tournes, confirme l'importance décisive des ateliers d'imprimeurs dans l'invention littéraire lyonnaise de cette période.

8 E. Kammerer, *Jean de Vauzelles*, p. 399-403. Sur la reprise des motifs de Colonna dans le Blason des cheveux, *ibid.*, p. 52-56.

9 Il existe plusieurs exemplaires conservés des *Simulachres*, dont nous travaillons actuellement à l'édition critique. Le catalogue de la BnF attribue les textes des *Simulachres* tantôt à Corrozet [notice de l'exemplaire conservé à l'Arsenal, cote : Rés. 4-BL-3121 (1)], tantôt à Vauzelles et Corrozet [notice de l'exemplaire coté : Rés. Z-1990, disponible sur Gallica]. La série de Holbein est encadrée par six textes en prose : 1. A moult reverende Abbesse du religieus convent S. Pierre de Lyon, Madame Jehanne de Touszele, Salut d'un vray Zele. 2. Diverses Tables de mort, non painctes, mais extraites de l'escripture sainte, colorées par Docteurs Ecclesiastiques, et umbragées par Philosophes. [Gravures de Holbein avec épigrammes françaises] 3. Figures de la mort moralement descriptes, et depeinctes selon l'autorité de l'escripture, et des saintz Peres. 4. Les diverses Mors des bons, et des mauvais du viel, et nouveau Testament. 5. Memorables autoritez, et sentences des Philosophes, et orateurs Payens pour confermer les vivans à non craindre la Mort. 6. De la necessité de la Mort qui ne laisse riens estre pardurable.

10 Sénèque, *Lettres à Lucilius*, éd. F. Préchac, trad. H. Noblot, Paris, Les Belles lettres, Collections des Universités de France, t. 4, 1999, lettre 102. La source sénéquienne du Blason de la mort a été repérée par Ch. B. Beall en 1968. Cette découverte inscrit le Blason vauzellien dans le vaste corpus des textes qui, à la Renaissance, s'inspirent directement des moralistes latins.

La chronologie est ici importante : le texte en prose, malgré sa date de parution postérieure, a-t-il été rédigé *avant* que Marot lance la mode des Blasons (les bois de Holbein se trouvent chez Trechsel depuis plusieurs années et le double projet vauzellien d'édition des *Icones* et des *Simulachres* est ancien<sup>11</sup>) ? Ou bien le Blason de la mort, comme le suggère *a priori* la date de publication, est-il antérieur aux « Diverses Tables », qui en constitueraient un dérimage augmenté ? Ou bien encore – c'est l'hypothèse que nous tendons à privilégier – les deux textes ont-ils été rédigés d'un même mouvement, l'un en vers, aimanté par le motif de la beauté qui sous-tend le recueil des Blasons, l'autre en prose, davantage orienté par le *memento mori* que représentent les gravures de Holbein, mais tous deux fondamentalement nourris par une même réflexion sur la figuration ? Il nous semble en effet que, dans le cas du Blason comme dans celui des Tables, l'enjeu principal est bien celui de la figuration, c'est-à-dire de la possibilité même de figurer deux entités abstraites : la mort comme la beauté. Or si un même geste préside aux deux textes, il faut reprendre à nouveaux frais l'interprétation du Blason de la mort, ainsi que l'analyse des « Tables ». C'est ce que nous aimerions esquisser ici.

#### LUCIEN ET LES ENJEUX DE LA FIGURATION : LES GRAVURES D'HOLBEIN VUES PAR L'ŒIL DU BLASONNEUR

La référence explicite, dans les *Simulachres de la mort*, à un dialogue de Lucien qui porte sur la manière de figurer la beauté féminine constitue à nos yeux un argument de poids pour accréditer la thèse d'une composition concomitante des « Tables » et des Blasons. Dans le texte en prose placé dans les *Simulachres* immédiatement après la série des gravures de Holbein, intitulé « Les diverses Mors des bons, et des mauvais du viel, et nouveau Testament », Vauzelles explicite en effet sa démarche : il s'agit de donner à voir la mort « par le pinceau de l'écriture », c'est-à-dire en renvoyant

11 Dans l'atelier des Trechsel, Vauzelles travaille en même temps à l'édition des gravures de la mort de Holbein et des gravures de la Bible de ce même artiste (*Historiarum Veteris Instrumenti Icones ad vivum expressae...*, Lyon, Trechsel et Frelon, 1538; puis 1539 avec des quatrains français de Corrozet; rééd. Frelon, 1543 et 1547; voir E. Kammerer, *Jean de Vauzelles*, p. 177-209).

au récit biblique de la mort de plusieurs personnages<sup>12</sup>. De même que la beauté de la femme pourra être décrite en recueillant la description de ses différents membres, en un centon de plusieurs pièces que sont les beautés particulières de chacun d'eux, de même la mort pourra-t-elle selon Vauzelles être dépeinte par la collection de différentes morts particulières dont la Bible donne le récit. Or cette démarche, aux yeux de Vauzelles, est analogique de celle que préconisait Lucien lorsqu'il s'agissait de « depeindre une parfaite beauté de femme ». Lucien rapporte effectivement, dans ses *Portraits* (que Vauzelles nomme « dialogue des imaiges »), le récit que fait Lykinos à Polystratos d'une femme qu'il ne connaît pas mais dont la beauté l'a ébloui ; cette beauté est telle qu'il ne peut la décrire, sauf à composer son portrait à l'aide de différents éléments qu'il emprunte, pour les formes, aux chefs d'œuvre de la sculpture grecque, et, pour les couleurs, à ceux de la peinture grecque, puis, pour les parachever, à l'art du « plus habile des peintres », le poète Homère<sup>13</sup>. Ainsi, pour Vauzelles, la mort comme la beauté féminine, dans leur perfection même, se laissent figurer par le recueil des beautés particulières de chaque membre pour la seconde, par le recueil des récits de différentes morts pour la première. Les gravures de Holbein, « tant esfrayeuses aux mauvais », fonctionnent assurément comme autant de *memento mori* édifiants ; le « petit tableau » dans lequel Vauzelles propose de rassembler « toutes les belles, et laides Mortz de la Bible » met, lui, l'accent sur le geste même qui consiste à représenter la mort – il s'agit bien, pour la mort, d'imiter ce que faisait Lucien pour la beauté féminine :

12 *Simulachres*, 1538, fol. K1<sup>r</sup>-L3<sup>r</sup>. Vauzelles donne une série de références qui correspondent chacune au récit biblique de la mort d'un personnage, classées en plusieurs catégories : « Figure de la Mort en general », « De l'horrible Mort des mauvais, description depeinte selon la sainte Escripiture », « Aultre depeinte description, de la precieuse Mort des Justes », « Description des sepulchres des Justes ».

13 Lucien de Samosate, *Les portraits, Œuvres complètes*, trad. É. Chambry, A. Billault et É. Marquis, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2015, p. 622-634. Au portrait que dresse Lykinos, Polystratos comprend qu'il s'agit de Panthéia, la maîtresse de Lucius Verus. Comme il la connaît, il ajoute au portrait physique un portrait intellectuel et moral tout aussi flatteur, et conclut à la nécessité d'unir les deux portraits en une seule image dans un livre promis à une longue postérité – livre qui est le dialogue lui-même. Sur les éditions de Lucien au XVI<sup>e</sup> siècle, voir Ch. Lauvergnat-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme en France au XVI<sup>e</sup> siècle. Athéisme et polémique*, Genève, Droz, 1988 (THR 227). Cf. Cicéron, *De Inventione*, II, 1, 1 : Zeuxis crée une beauté parfaite à partir de cinq modèles réels. Chez Lucien, le poète (Homère) vient parachever l'art du peintre – c'est peut-être la raison pour laquelle Vauzelles choisit de le citer, plutôt que Cicéron.

Oultre les funebres figures de Mort [de Holbein], tant esfrayeous aux mauvais, avec le pinceau de l'escripture seront icy representées les Mortz des justes, & iniques, à l'imitation de Lucian, qui en son dialogue des imaiges dict, Que pour depeindre une parfaicte beaulté de femme, ne fault que revocquer devant les yeulx de la mémoire les particulieres beaultez d'ung chascun membre feminin çà, & là, par les excellentz peinctres antiquement pourtraictes. Semblablement en ce petit tableau seront tracées toutes les belles, & laides Mortz de la Bible, desquelles les lectrez en pourront comprendre histoires dignes d'estre aux illiterz comm[un]iquées, Le tout à la gloire de celluy, qui permet à la Mort dominer sus tous vivans, ainsi qu'il luy plaist, & quand il veult<sup>14</sup>.

L'intertexte lucianique des *Simulachres* confirme la dimension d'*ars figurandi* attachée à l'édition *princeps* de la « Danse de la mort » comme la proximité – voire la concomitance – de sa conception avec les recueils de blasons. La démarche adoptée par Lucien, qu'invoque Vauzelles, est en effet précisément celle qu'adoptent les recueils de blasons du corps féminin : suggérer le tout par la collation des parties. Pour lui, le texte de Lucien, la figuration de la mort et la démarche du blason sont donc liées. On sait l'implication importante de Vauzelles dans les premiers recueils de blasons, et on imagine aisément les échanges possiblement animés entre les blasonneurs : on peut supposer avec quelque vraisemblance que le « dialogue des imaiges » de Lucien a pu être à l'horizon non pas seulement des *Simulachres* ni du seul Blason de la mort, mais de l'activité des blasonneurs dans leur ensemble ; dans ce cas, les *Portraits* lucianiques devraient être versés au dossier des Blasons.

Lorsque Corrozet, à la fin de ses *Blasons domestiques*, recommande en 1539 de suivre l'exemple de Vauzelles « qui blasonne/ L'effect de mort qui repos à tous donne », il reprend certes le motif topique du *memento mori*, mais il souligne tout autant la capacité poétique dont Vauzelles a fait preuve pour figurer la mort<sup>15</sup>. Car c'est bien l'enjeu de la figuration, de la « paincture » que Corrozet met en exergue au seuil de ses propres *Blasons* : au reproche qui pourrait lui être fait selon lequel « ces blasons ne sont si bien painctz de leurs couleurs qu'il est justement requis », il répond en filant l'analogie entre blason et peinture, et en suggérant même

14 *Simulachres* 1538, fol. K1<sup>r</sup>.

15 G. Corrozet, *Les blasons domestiques contenantz la decoration d'une maison honneste, et du mesnage estant en icelle, invention joyeuse et moderne*, Paris, G. Corrozet, 1539, fol. 41<sup>r</sup> [Rés. YE-1380] : « ... Delaissez donc telz escriptz trop horribles, / Et ensuyvez icelluy qui blasonne/ L'effect de mort qui repos à tous donne, / Car qui de mort la souvenance aura, / Aultres blasons jamais il ne fera ».

la gradation qu'avait posée Lucien en voyant dans l'ouvrage d'Homère, « le plus habile des peintres », l'aboutissement de ce qu'avaient réalisé les plus grands sculpteurs et peintres. La « sçavante muse » viendra « enrichir » le premier jet réalisé par le « painctre » Corrozet :

A ceulx là je prie qu'ilz m'estiment comme le painctre qui sur le tableau avec le pinceau met la premiere couleur, et compasse les traictz et lineatures de son ouvrage, faisant le gect pour y asseoyr les aultres riches couleurs. Ainsi sont ces blasons en leurs premiers p[or]traictz, attendantz que quelque sçavante muse les enrichie<sup>16</sup>.

De même que le « brief epilogue » (v. 5) que propose Vauzelles avec son Blason de la mort prend une dimension nouvelle à la lecture des *Simulachres*, la prise en considération de l'activité contemporaine des blasonneurs est-elle nécessaire pour mieux comprendre les textes en prose des *Simulachres*, et la démarche générale qui a présidé à l'édition *princeps* de la « Danse de la mort ». Un homme comme Vauzelles lit apparemment les gravures de Holbein non pas tant comme un *ars moriendi* que comme un *ars figurandi* ou, pour le dire autrement, comme un vaste centon de la mort. La démarche l'intéresse tout autant que le sujet : le prier s'essaie à blasonner aussi bien les beaux cheveux de la dame que la mort, variant les points de vue, tournant autour de son objet et adoptant sur lui plusieurs perspectives successives que portent trois intertextes bien reconnaissables par les contemporains (Sénèque, Paul et les *Psaumes*, Olivier de La Marche), tous trois résolument infléchis vers la beauté. Dans les « Tables » en prose, Vauzelles « raisonne » de la mort, d'abord « chrestiennement » avec Paul (qui parlait de la mort comme d'un sommeil), puis selon « naturelle philosophie » avec Sénèque. Dans le Blason, Vauzelles fait en revanche le choix de « blasonner » la mort (v. 135) – un choix résolument poétique, donc, qui inscrit sans discontinuité ce blason dans le sillage des précédents : la mort comme parachèvement de la beauté demeure ici objet de poésie. Le Blason, comme les « Tables », éprouve ce faisant les possibilités de figuration d'entités abstraites (la beauté, la mort). Le saut opéré par le Blason de la mort par rapport à ceux qui le précèdent (il s'agit de « mettre arrest » aux blasonneurs des membres du corps terrestre, v. 1-4) est de nature théologique<sup>17</sup>, non

<sup>16</sup> *Ibid.*, « Gilles Corrozet aux lecteurs », fol. A3<sup>r</sup>.

<sup>17</sup> Ce qui évidemment ne surprend pas, étant données les fonctions de Vauzelles.

poétique, ni même morale : la beauté du corps glorieux, que célèbre ce blason récapitulatif, se fonde dans l'ordre du recueil sur la beauté du corps terrestre. Le prisme théologique qu'apporte Vauzelles, absent jusqu'à présent de la pratique poétique du blason, fait certes changer de paradigme sur le plan esthétique, en proposant une autre idée de la beauté. Mais on reste dans un éloge poétique de la beauté, bien éloigné d'un simple *memento mori* – un éloge contrapunctique de la mort embellissante, finalement, qui puise aussi bien à la théologie qu'à un intérêt très vif pour les questions de figuration.

LA MORT CRÉATRICE DE BEAUTÉ :  
LE PAREMENT D'OLIVIER DE LA MARCHE DÉTOURNÉ

Le Blason de la mort, en effet, célèbre lui aussi très clairement la beauté de la dame – même si c'est une beauté encore à venir. Récapitulant l'ensemble des beautés particulières de chaque membre, il leur confère leur exaltation dernière. Il clôt le volume de la même manière que la mort parachève la beauté des êtres « à ce jour qu'on verra/ Celle beauté, qui par mort nous viendra » (v. 105-106). Les vers inspirés de Sénèque (v. 17-59) sont fermement encadrés par le motif récurrent de la beauté, le poète soulignant à deux reprises la puissance dont dispose la mort pour exalter ultimement la beauté corporelle :

Mais celle mort que vous ay blasonnée,  
Elle ne fut fors aux humains donnée,  
Que pour noz corps plus beaux faire renaistre  
Que noz blasons ne les font apparroistre. (v. 135-138)

Le comparatif « plus beaux que » ne marque pas tant ici l'exclusion, voire la condamnation de l'éloge des membres du corps, que l'ultime gradation qui consiste à rassembler dans la perfection de la beauté ce qui était jusqu'à présent éparé : si ce que donne à voir successivement le recueil des *Blasons* fait approcher de la beauté féminine en soi, la mort, elle, révèle soudain cette beauté dans son essence même. Une telle révélation n'est évidemment possible qu'à la condition d'adopter une perspective

théologique : le corps est l'instrument du salut de l'homme, et le lieu même de la résurrection ; la mort est celle qui donne au corps sa plus grande beauté en le transformant en corps glorieux de la Résurrection. Mais la « beauté » que loue Vauzelles est aussi celle qui a été louée dans tout le recueil des *Blasons*. Le saut théologique se fonde bien sur le geste poétique lui-même : la dernière pièce résout l'éparpillement des membres précédents sous le signe de l'ultime beauté corporelle. La mort est bien annoncée comme un « fard », un « ornement », une « drogue », c'est-à-dire des éléments qui viennent rehausser davantage encore la beauté naturelle du corps féminin par les vertus des cosmétiques et des bijoux :

... Monstrer qu'il n'est fard, ornement, ne drogue,  
 Qui face ung corps tant beau, guay, ou parfait,  
 Comme de mort le grand bien peult, & fait. (v. 6-8)

De fait, le Blason de la mort clôture et récapitule le recueil des *Blasons* comme le « Miroir d'entendement par la mort » clôturait et récapitulait le *Parement et triumphe des Dames* d'Olivier de La Marche<sup>18</sup>, auquel Vauzelles pense de toute évidence. Mais il en détourne complètement le sens, ce qui confirme à nos yeux l'infléchissement du *memento mori* édifiant vers le jeu du blason tourné tout entier vers l'idée de beauté. Les vers allégoriques du *Parement* décrivent une à une les pièces du vêtement féminin avant d'en faire le symbole d'une vertu : on part des pantoufles d'humilité, puis on remonte le long du corps (souliers de soin et bonne diligence, chausses de persévérance, jarretier de ferme propos, chemise d'honnêteté, corset ou cotte de chasteté, cordon ou lacet de loyauté, etc.) jusqu'au chaperon de bonne espérance, pour finir avec différents accessoires (bague de foi, gants de charité, etc.). Même principe de passage en revue, donc, mais en sens inverse, que celui adopté par les recueils de *Blasons*. Le *Parement* se clôt sur une pièce intitulée « Le miroir d'entendement par la mort », dans lequel la dame est invitée à se mirer afin de distinguer en

18 O. de La Marche, *Le Parement et Triumphe des dames d'honneur*, composé vers 1493-1494, dont plusieurs manuscrits et éditions sont disponibles sur Gallica (voir également l'édition de J. Kalbfleisch-Benas, Rostock, 1901). Le texte est repris dans *La Source d'honneur, pour maintenir la corporelle élégance des dames en vigueur fleurissant et pris inextimable, avec une belle Épistre d'une noble dame à son seigneur et amy...*, Lyon, Denis de Harsy pour Romain Morin, 1532 [BNF, Rés. YE-1408]. Dans cette édition, la *Source d'honneur* est suivie des épitaphes des « neuf preuses », puis d'une « Épistre d'une noble dame à son seigneur et amy ». Ce n'est assurément pas un hasard si Denis de Harsy est l'éditeur, quatre ans plus tard, des *Blasons*.

elle-même le « beau » du « laid ». Dans cette pièce récapitulative, Olivier de La Marche se livre alors au passage en revue de chacun des membres du corps de la dame pour en prédire le pourrissement prochain, et avec lui la disparition de sa beauté – la chute est particulièrement cruelle :

... Par luy [Entendement] verrez à vous bien remirer  
 Que la beaulté ne peult gueres durer.  
 [...] Ses doulx regars, ses yeulx faiz pour plaisance  
 Pensez y bien il[s] perdront leur clarté  
 Nez & sourcilz la bouche d'eloquence  
 Se pourriront & sera desplaisance  
 Mesmes à celluy qui vous ayme en cherté.  
 Toutes vives perdrez vostre beaulté  
 Et quant la mort en fait le departir  
 Qui plus vous ayme plus tost s'en veult partir.  
 Col & forcelle qui est blanche & pollie  
 Ses mains ses bras qui font les accollées  
 Mesme la langue quoy que les beaux motz die  
 Ce noble cueur où chascun estude  
 Pour le gaigner en faitz ou en pensées  
 Ce tresbeau corps dont dames sont louées  
 Tout pourrira & notez bien ces vers  
 Et par la mort toutes mangées de vers.  
 Se vous vivez le droit cours de nature  
 Dont soixante ans est pour ung bien grant nombre  
 Vostre beaulté changera en laydure  
 Vostre santé en maladie obscure  
 Et ne ferez en ce monde que encombre.  
 [S]e fille avez vous luy serez ung ombre  
 Celle sera requise et demandée  
 Et de chascun la mere habandonnée<sup>19</sup>.

Les *Blasons* apparaissent possiblement – aux yeux de Vauzelles, en tout cas – comme un avatar dénudé du *Parement des dames* (Olivier décrit les vêtements, les blasonneurs vont directement au corps nu) : la beauté y triomphe moins dans la vertu que dans la beauté sensuelle de chacun des membres blasonnés, et la dernière pièce parachève aussi cette beauté-là. Le Blason de la mort prend ainsi le contre-pied du « Miroir d'entendement » : la mort y marque non pas la fin des beautés féminines, mais leur parachèvement.

19 *La Source d'honneur*, 1532, fol. LXII<sup>r</sup>-LXIII<sup>r</sup>.

Le traitement des métaphores vestimentaires dans le Blason comme dans les « Tables » est de ce point de vue particulièrement intéressant. Vauzelles les emprunte explicitement à « David », en l'occurrence au *Psaume* 45, dans lequel David, si l'on suit les « Tables » en prose, célèbre la « spirituelle épouse » (v. 102), allusion à l'interprétation classique de l'épouse de ce psaume comme figure de l'Église<sup>20</sup>, puis à la première *Épître aux Thessaloniens* dans laquelle Paul déclinaut lui-même les parties du vêtement comme autant d'allégories des vertus (v. 101-104)<sup>21</sup>. Dans les « Tables » toujours, les « draps » et « langes » dont il faut « envelopper » l'âme durant la vie mondaine pour s'assurer la vie éternelle (v. 95-98) sont les « bonnes œuvres » (v. 97, 100, 135) dont Vauzelles réitère la nécessité dans un long développement final, fort édifiant, sur le « linceul ou suaire » du corps et les « robes » de l'âme, tous « vêtements » dont il faut impérativement se « revestir » si l'on veut « entrer en la gloire sans fin pardurable ». Dans le Blason, en revanche, Vauzelles gomme les termes trop explicitement édifiants pour infléchir autant que possible le propos vers la beauté féminine<sup>22</sup>. L'épouse de David, en effet, est femme : elle est cette « chere épouse, et douce colombelle » (v. 101-102) qui fait davantage penser au *Cantique des cantiques* qu'à l'épître paulinienne – sans parler bien sûr de l'évocation implicite des dames lyonnaises et parisiennes. Les « drappeaux » et « langes » dont il faut veiller à l'acquisition durant la vie mondaine pour ensuite « servir en pays tant estrange » sont la métaphore non des bonnes œuvres, mais des « bienfaitz, et vertus » dont l'efficacité ne se réduit pas au domaine religieux, mais s'étend à celui des relations courtoises. Quant

20 Ps 44, 10-15 : « Parmi tes bien-aimées sont des filles de roi ; à ta droite, la préférée, sous les ors d'Ophir / Écoute, ma fille, regarde et tends l'oreille ; oublie ton peuple et la maison de ton père : / le roi sera séduit par ta beauté. Il est ton Seigneur : prosterne-toi devant lui. / Alors, fille de Tyr, les plus riches du peuple, chargés de présents, quèteront ton sourire. / Fille de roi, elle est là, dans sa gloire, vêtue d'étoffes d'or ; / on la conduit, toute parée, vers le roi ».

21 J. Goeury (*Blasons anatomiques*) donne 1 Tm 2, 9-10 : « ... De même les femmes : qu'elles portent une tenue décente, avec pudeur et modestie, plutôt que de se parer de tresses, d'or ou de perles, ou de vêtements précieux ; ce qui convient à des femmes qui veulent exprimer leur piété envers Dieu, c'est de faire le bien... ». Vauzelles pense cependant aussi bien à 1 Th 5, 8 : « Mettons la cuirasse de la foi et de l'amour, et le casque de l'espérance du salut » ou à Rm 12-14 : « Revêtons-nous des armes de la lumière. [...] Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ ».

22 De la même manière, il convient dans les « Tables » de « vivre bien selon Dieu et raison », et dans le Blason de faire en sorte que la « seconde vie », la vie terrestre, soit « par bon gouvert regie » (v. 66) ; la « doctrine de bien mourir » dans les « Tables » est, dans le Blason, « de mort le souvenir » (v. 110).

aux pièces de vêtements et aux accessoires qui, dans le Blason comme dans les « Tables », doivent habiller hommes et femmes, ils diffèrent légèrement dans les deux textes : « chemise », « cierge » et « cotte » (tunique) sont communs ; les « Tables » ajoutent « lange », « coiffe », et « corail » ; le Blason préfère « manteau », « chapperon », « bissac » (sac), « baudrier » (bande d'étoffe portée en écharpe) et « baston ». Dans le Blason, ces métaphores disent assurément quelque chose du geste qui consiste à couvrir pudiquement, à la fin du recueil des *Blasons*, les membres du corps féminin qui, dans les blasons qui précèdent, ont été décrits dans leur magnifique nudité. Mais elles suggèrent en même temps l'usage amoureux possible de ces corps. Tandis que, dans les Tables, la chasteté figure en bonne place aux côtés des trois vertus théologiques (charité, espérance, foi), de l'innocence et de la sagesse, le Blason, en effet, oriente résolument la source philosophique antique vers la beauté du corps féminin, se gardant bien d'encourager à la chasteté. Il n'est plus question en effet que de « loyauté », tandis qu'aux trois vertus théologiques et à l'innocence s'ajoute la « simplicité », et que la « sagesse » devient « science », « bon vouloir » et « diligent pouvoir », toutes qualités qui appartiennent davantage au champ de la séduction et des plaisirs amoureux qu'à celui de l'édification de l'âme (v. 111-118).

### MARGUERITE DE NAVARRE À L'HORIZON DU BLASON DE LA MORT ?

La porosité étonnante, par le biais de la figuration, entre le recueil des *Blasons* et celui des *Simulachres*, suggère enfin, à l'horizon du Blason de la mort comme des « Diverses tables », la possible présence de Marguerite de Navarre. Les « Diverses tables », en effet, ressemblent fort à une lettre sur la mort que Vauzelles aurait pu adresser à la reine, comme le faisait Briçonnet en son temps<sup>23</sup>. À l'appui de cette hypothèse, invoquons le fait que Vauzelles destine les *Simulachres* aux artistes, aux pédagogues lyonnais et aux humanistes intéressés par les enjeux de la figuration, mais aussi aux

23 *L'Histoire evangelique*, destinée à Marguerite, a pu prendre le relais du groupe de Meaux (E. Kammerer, *Jean de Vauzelles*, p. 147-148).

dévots de la Cour – et en particulier à Marguerite. Parmi les textes qui accompagnent la série des gravures de la mort, le premier en effet concerne directement la politique royale menée pour la réforme des couvents, et en particulier le rôle joué par Marguerite. Il s'agit d'une épître adressée à Jeanne de Touszele, mère abbesse depuis 1525 du couvent de Saint-Pierres-Nonnains, lieu de plusieurs scandales dans le premier quart du siècle. Jeanne arrive comme abbesse réformatrice sur l'ordre de Marguerite (« par autorité Royale »). En 1538, elle est mourante, après avoir fait de grands sacrifices pour Marguerite. Elle est qualifiée par Vauzelles, qui par ailleurs mentionne Paul dans le début de l'épître, d'« exemplaire de religieuse religion, et de réformée reformation<sup>24</sup> ». Cette présence en filigrane de Marguerite au seuil des *Simulachres* n'étonne guère lorsque l'on sait à quel point Vauzelles, qui fut à son service en tant que maître des requêtes, se tient au plus près de ses préoccupations spirituelles. Le *Theatre de françoise desolation*, qu'il compose en 1531 en hommage à Louise de Savoie<sup>25</sup>, et dans lequel il rapproche ses propres devises de celles de Louise, est ainsi destiné à la reine de Navarre ; c'est lui encore qui, auprès de Marguerite puis d'Éléonore, prend le relais de François Des Moulins comme créateur d'imaginaire royal ; à Lyon, il honore sa dévotion pour la Madeleine en y concevant un *tempietto* pour la sainte, de même qu'il tente de réunir pour Marguerite des hommages *post mortem*. C'est pour elle qu'il traduit l'*Hystoire evangelique* de Nachtgall, sans doute à son usage privé ; il y accompagne en tout cas la « spirituelle bataille » que mène la reine en faveur d'une diffusion des Écritures dans une belle prose française. C'est lui enfin que choisit la reine de Navarre pour traduire les paraphrases bibliques de l'Arétin et promouvoir ainsi en langue française une histoire biblique accessible, qui parle aux sens et séduise les « mondains » comme les « spirituels<sup>26</sup> ». Les *Simulachres*, quoi qu'il en soit, participent du rôle croissant des images dans le développement d'une dévotion sensible que la reine appelle de ses vœux. Lorsque la série

24 *Simulachres*, 1538, fol. A2<sup>r</sup>.

25 J. de Vauzelles, *Theatre de françoise desolation sur le Trespas de la tresauguste Loyse : louable admiration de Savoye et de feminine gloire : représenté d'ung vray zele*, Lyon, [Claude Nourry, 1531] [Séville, Bibliothèque Colombine, 15-2-7(4)].

26 Certaines moralités que Marguerite fit jouer à la cour se sont d'ailleurs peut-être appuyées sur les traductions que donne Vauzelles des paraphrases bibliques de l'Arétin (E. Kammerer, *Jean de Vauzelles*, p. 162-164 ; voir aussi E. Kammerer, « Marguerite de Navarre et la Bible : bataille pour la langue française », *Les Femmes et la Bible de la fin du Moyen Âge à l'époque moderne. Pratiques de lecture et d'écriture (Italie, France, Angleterre)*, éd. E. Boillet et M. T. Ricci, Paris, Champion, 2016, p. 77-89.

est rééditée en 1542 par les frères Frellon, ceux-ci remplacent les textes de Vauzelles par d'autres textes plus classiques, qui relèvent d'un *ars moriendi* plus traditionnel (Urbanus Rhegius et Caspar Huberinus) : les textes de Vauzelles étaient sans doute trop difficiles, trop précoces ou trop obscurs – à moins qu'ils n'aient été trop directement liés à Marguerite. . .

La proximité étonnante – voire la concomitance – des « Tables » et du Blason de la mort suggère que le Blason, à l'instar des Tables, a pu être rédigé par Vauzelles en pensant à Marguerite. Ne peut-on penser alors que, lorsqu'il compose le blason de la mort en 1536, et qu'il travaille déjà à l'édition de Holbein, Vauzelles pense à Marguerite ?

On ne peut plus en tout cas lire cet « épilogue moral » (au sens d'une « moralisation » des blasons profanes) qui vient clôturer le recueil des *Blasons anatomiques*<sup>27</sup> indépendamment des « Tables » publiées dans les *Simulachres* de 1538, et sans poser la question de la présence en filigrane de Marguerite. Vauzelles compose ce blason, comme les textes en prose qui accompagnent les *Simulachres*, en réfléchissant aux problèmes de figuration, dans un contexte éditorial bien précis qui est celui de la publication *princeps* des deux séries de Holbein (« Danse de la mort » et série biblique). La présence des Lettres de Sénèque et des Epîtres de Paul mais aussi plus discrètement des *Portraits* de Lucien et du *Parement des dames* d'Olivier de La Marche témoigne dans ce Blason d'une sensibilité manifeste à la beauté théologique des corps ressuscités et glorieux, mais aussi, en un contre-point assumé, à la beauté très sensuelle des corps féminins.

Elsa KAMMERER  
 Université de Lille, EA ALITHILA  
 Institut Universitaire de France

27 C'est l'interprétation la plus généralement partagée. Voir *Blasons anatomiques*, p. 261 : « Si le premier [le blason des cheveux] a bien été composé dans l'atmosphère d'émulation marotique des tout débuts, qui se traduit par une intense circulation manuscrite, le second [le blason de la mort], un peu plus tardif, vient non seulement acter la fin de la compétition amicale, mais aussi fournir un 'épilogue' moral à un recueil dont les contributeurs sont désormais placés sous le feu des critiques ». Voir *ibid.*, p. 137-138, n. 10 : « En choisissant de blasonner la mort, c'est [...] le modèle marotique que J. de Vauzelles sinon remet en question, du moins tient à distance ».

## ANNEXE

J. de Vauzelles, *Blason de la Mort*,  
dans l'*Hecatombhile*, Lyon, Denis de Harsy,  
1536<sup>28</sup>

J. de Vauzelles, « Diverses Tables de  
la Mort », *Simulachres et historiées faces  
de la mort*, 1538<sup>29</sup>

- 1 Pour mettre arrest à ces Anatomistes,  
Qui par leurs vers, & blasonnemens mistes  
Nous ont voulu ung corps canoniser  
Et tant l'ung membre après l'aultre priser,  
5 J'ay entrepris par ung brief epilogue  
Monstrer qu'il n'est fard, ornement, ne  
drogue,  
Qui face ung corps tant beau, guay, ou  
parfait,  
Comme de mort le grand bien peult, & fait.  
Grand bien je dis de mort le benefice,
- 10 Car par la mort fin de malheur, & vice  
Tous nous avons, & n'est point si amere  
Ainsi qu'aucuns la nous ont voulu faire,  
Car vivant n'est qui l'ayt veu, ne sentu.  
Parquoy je dis, le tout bien debatue
- 15 Que mort n'est mort, mais ung nom à  
plaisir,  
Qui n'a pouvoir venir humains saisir,  
Car dès qu'on naist jusque au temps qu'on  
dict mort  
Nature fait comme engroissée port.  
Ainsi chascun ha deux conceptions,
- 20 Et double vie, & n'y a passions  
D'aulcunes mortz, chose de grand mystere  
Veue qu'en sortant du ventre de la mere  
Une aultre fois se remect dans le ventre,  
Quand de rechef vif en ce monde il entre,
- 25 Lequel il trouve infiniment plus large  
Que le premier, & encor plus s'eslarge  
Cent mille fois à celle aultre naissance,  
Quand il sort hors de la mundaine essence.
- ... pour d'icelle Mort raisonner selon  
naturelle philosophie.
- Toute la vie que l'homme vit en ce  
monde, dès sa naissance, jusques à sa  
mort, est ung engroissement de nature.
- En telle sorte que l'homme naissant  
du ventre de sa mere, il entre au ventre  
de naturalité.
- Et icelluy mourant est de rechief  
enfanté par naturalité, sus lesquelz propos

28 Exemplaire de la BNUS, R.102.895 (disponible sur Gallica).

29 Exemplaire de la BNF, Arsenal, Rés. 4-BL-3121(1) (disponible sur Gallica).

N'est pas l'enfant dès ce qu'il est conceu,  
 30 Nourry au ventre, & là creu, & receu,

Puis quand est nay, lors le reçoit nature  
 Au mondain ventre, où elle ha de luy cure,  
 Le nourrissant tout au mieux qu'elle peult  
 De tous ses fruitz,

car maintenir se veult<sup>30</sup>.

35 Et tout ainsi que par neuf moys durant  
 La mere va tousjours l'enfant meurant,  
 Pour l'enfanter, & en charger nature,

Qui en ce monde en prent la nourriture,  
 Pour puis le faire entrer en plus grant vie  
 40 Après son temps,

Ainsi je vous affie  
 Que l'enfant n'est qu'au premier despouillié  
 De celle toille où il naissoit souilhé.  
 Puyz quand au monde il a passé son eage  
 Il ne fait riens à la mort davantaige

45 Que descharger ung peu l'ame du corps,  
 Pour les reduire en plus unys accordz [.]

est contenue toute humaine philosophie. Parquoy laissant à part les erreurs des Philosophes affermant l'esprit de l'homme estre mortel : suyvrons ceulx qui par meilleure opinion, disent l'homme avoir deux conceptions, & deux vies sans aucune mort. Or pour declarer ceste non petite Philosophie, digne certes d'estre mise en mémoire, fault entendre, que l'homme conceu au ventre maternel, y croist & là se maintient de sa propre Mere, de laquelle il prend sa totalle substance & nourriture, qui est cause que les Meres ayment plus tendrement les enfans que les Peres.

Après en naissant, naturalité le receoit en son ventre, qui est ce monde, qui puis le nourrist & le maintient de ses alimentz & fruitz tout le temps qu'il le tient en son ventre mondain.

Et comme la Mere, par l'espace de neuf moys ne tache que à nourrir & produire son fruict pour l'enfanter, & le remettre à la charge de naturalité en ceste vie mondaine : Pareillement naturalité durant le temps qu'il demeure en son ventre mondain ne tache que à le substanter & bien entretenir pour le produire à maturité & le faire renaistre quand il meurt à vie meilleure & plus permanente.

Doncques au premier naistre, l'homme se desnue de celle toille, en laquelle il nasquit envelopé.

Au second

se despouille du corps : affin que l'ame sorte de prison,

30 L'édition L'Angelier de 1543 donne : « car maintenir *le* veut ».

- Lors qui seront tous deux glorifiez  
 Sans jamais plus estre putrifiez[.]  
 Dont tout cela que mort nous disons estre,  
 50 N'est que pour vivre ung veritable naistre.  
 Et ce qu'on dit mourir, est la naissance  
 De l'autre siecle en la divine essence.  
 Le premier vivre a par<sup>31</sup> neuf moys duré,  
 Le second est par cent ans mesuré,  
 55 Mais quand au tiers, la vie est eternelle,  
 Qui est en tout la supernaturelle,  
 Pource qu'on sort de ce naturel ventre,  
 Et au divin heureusement on entre,  
 Où nous serons divinement nourrys,  
 60 N'ayans plus paour d'estre mortz, ne pourrys.
- Tout ainsi doncq qu'au ventre nostre mere
- Par le deffault d'aulcune saige mere  
 L'enfant peult naistre ou mort ou monstrueux  
 Ou mal formé, ou bien deffectueux,
- 65 Ainsi pour vray en la seconde vie,  
 S'elle n'est bien par bon gouvert regie,  
 Au lieu de naistre, & ung bel homme faire,  
 Ung monstre en sort, qui mort s'en va retraire  
 Vers les enfers.  
 Ainsi par ceste faulte
- en sorte que ce que l'on appelle  
 Mort, n'est que ung enfantement pour  
 meilleure vie, car toutes ses naissances  
 vont tousjours en meilleurant.  
 La premiere groisse dure neuf moys.  
 La seconde communement cent ans.  
 Et la tierce est eternelle,  
 pource que du ventre de naturalité pas-  
 sans à la divinité, sommes maintenuz  
 de l'eternelle fruition qui rend nostre  
 vie eternelle.
- En la Mere nous estans humains  
 nostre manger estoit humain. Au  
 monde vivans de mondanité sommes  
 mondains & transitoires : mais en Dieu  
 serons divins, pource que nostre main-  
 tenement sera de divine fruition.  
 Et tout ainsi que la creature au ventre  
 de sa Mere, passe plusieurs dangiers,  
 perilz, & inconveniens, si les meres ne  
 sont bien contregardées & gouvernées  
 par les saiges femmes, par la deffaulte  
 desquelles à l'enfanter souvent advient  
 que la creature naist morte, ou abort-  
 tive, ou meurtrie, ou affollée, ou avec  
 quelques aultres deffaulx naturelz,  
 qui puis durent toute la vie de la  
 creature, ainsi mal relevée, ainsi non  
 moindres deffaulx & perilz, mais trop  
 plus pernicieux sont en la seconde groisse.  
 Car si durant le temps que nous vivons  
 en naturalité, ne vivons bien selon Dieu  
 & raison, en lieu d'enfanter mourons,  
 & en lieu de naistre sommes aneantiz,  
 pour autant que alors l'Ame par ces  
 deffaulx, ne pouvant entrer ne venir en

31 Nous corrigeons d'après l'édition de 1543 la leçon fautive « part ».

- 70 L'homme mort nay jamais es cieulx ne saulte  
Mais reste mort.
- la lumiere de la divinité, est engloutie dans l'Abisme infernal tresmortifere. Et tout ainsi que par le deffault des saiges personnes qui saigement doibvent relever & adresser les enfantemens plusieurs creatures meurent au sortir du ventre maternel.
- Ainsi par faulte de bons enseignants & parrains en ce poinct & article que nous appellons Mort, que j'appelle icy naissance, plusieurs se perdent.
- Doncq si au premier naistre  
On est soigneux trouver femme à ce dextre,
- Doncques si pour le premier enfantement, on est tant soucieux de trouver les plus dextres & expertes saiges femmes que l'on saiche :
- Pour le second que la mort on mesnomme  
Ne doit on point avoir plus de soing ? Comme
- 75 A trouver gens saiges pour diriger  
Ce pauvre corps qu'il ne vive en danger,  
Pour puis mourir perpetuellement,  
S'il n'a vescu selon Dieu justement ?
- Pour le second, qui est la Mort, ne se doit on trop plus travailler, pour le recouvrement des saiges & saintes personnes, qui bien sçaichent adresser, & conduire à bon port, le fruit de ceste seconde naissance qui va de ceste vie en l'autre, affin que la creature y pervienne sans monstruosité, ou laideur difforme de peché, pour autant que l'erreur de ce second enfantement est à jamais incorrigible & racoustré en ce monde, auquel les deffaulx naturelz sont quelque foyz pour medicines, ou aultre moyen aydez & secours. Et pourtant à chose de si grande importance, il me semble que c'est un grand aveuglissement, d'en estre tant negligens comme l'on est, & si mal advisez.
- 80 N'est<sup>32</sup> donc à nous une grande sottise  
Quand en cela tant mal chascun advise ?
- Si de la mer nous voulons passer oultre,  
Chascun de nous diligemment s'accoustre  
A se prouvoir des choses necessaires  
Pour eviter ventz, & dangiers contraires.
- 85 Pareillement l'homme allant en bataille  
Pour s'esquiper jour, & nuict il travaille,  
Cherchant moyens d'obvier aux assaulx.
- Si quelcun veult naviguer sus mer, c'est chose merveilleuse de veoir les grans apareilz de victuailles & d'autres choses necessaires que l'on fait.

32 L'édition de 1543 supprime la question : « C'est... »

Les gensdarmes & soudars, quelle provision font ilz, pour soy bien equipper ?

Avec quelle sollicitude va le marchand es foires & marchez ? Quel travail & continuel labeur obmect le laboureur, pour recueillir fruit de son agriculture ? Quelle peine mettent les ungs à bien servir, & les aultres à imperieusement commander ?

Est il riens qu'on ne face pour entretenir nostre santé corporelle ?

Certes tout ce que touche ou appartient au corps, nous le nous procurons avec ung soucieux esmoy :

Et pour le corps exempter de tous maulx,  
Voire devant qu'il soit venu sus terre  
90 Nous luy sçavons tant de remedes querre,

Drappeaux sont prestz, langes, berceau, nourrice,  
Mais nul ne veoyz qui soit prompt, ne propice,  
A procurer qu'en terre des vivans  
Voise proveu, Mais au monde estrivans<sup>33</sup>  
95 Nous n'apprestons ne linge, drap, ne lange  
Pour s'en servir en pays tant estrange,  
Qui sont pour vray noz bienfaictz, & vertus,  
Desquelz debvons<sup>34</sup> estre tous revestus,  
Car telz drappeaux n'abandonnent leur maistre,

100 Soit au premier, ou soit au second naistre.  
En telz habitz David dict estre belle  
Sa chere espouse, & douce colombelle,  
Si fait saint pol, nous priant doucement  
Que tous soyons vestus honnestement

105 Pour comparoir à ce jour qu'on verra  
Celle beaulté, qui par mort nous viendra.

Or veillons doncq comme la mere bonne  
Qui de bonne heure appreste, & bien  
ordonne  
Tout ce qu'il fault pour l'enfant advenir.

mais de la chestive Ame n'avons cure ne soucy. Nous sçavons tresbien que un jour elle doit naistre, & que au sortir de ce ventre du corps n'avons pensé à luy apprester draps ne lange, pour l'envelopper, qui sont les bonnes œuvres sans lesquelles on ne nous laisse au geron du Ciel entrer.

Les bonnes oeuvres certes sont les riches vestemens & dorez, desquelz David veult estre revestue la spirituelle espouse. Ce sont les robes desquelles saint Pol desire que soyons revestuz, affin que cheminons honnestement.

Veillons donc & faisons comme la bonne Mere, que avant que venir au terme d'enfanter fait les preparatives & appareilz de son enfanton.

33 Passant notre vie à (nous) disputer.

34 L'édition de 1543 préfère le conditionnel : « devrions ».

110 Ainsi quand vient de mort le souvenir,

Appareillons celle chemise blanche  
D'une innocence, & simplicité franche,  
Le manteau bleu, de ferme loyauté,  
Ung cierge ardent de vraie charité,

115 Ung chapperon d'une sainte esperance,

Cotte de foy, ung bissac de science,  
Et le baudrier couvert de bon vouloir,  
Baston soit pris de diligent pouvoir,  
Pour soubstenir nostre esprit, & nostre ame,

120 Qui là es cieulx doibt venir royne & dame  
Allaictons nous de divines mammelles,

Qu'aux saintz escriptz se demonstrent tant  
belles.

Et s'il advient que par vice, ou peché  
Soit nostre corps souillhé ou entaché,

125 De l'eau tombant des yeulx de penitence

Nous fault laver,  
puis en ferme fiance  
Despriserons ce tant dangereux vivre,  
Et aurons fain l'aultre poursuyvre,  
Affin que puis à l'enfanter de mort

130 Chascun de nous renaisse sans remort,

Comme les Saintz qu'ainsi mourans  
nasquirent,

Et ceulx qu'aussi telz appareilz ne feirent  
Sont trestous mortz d'une mort eternelle,  
Qu'à riens ne vit fors à peine immortelle.

Cest appareil est la doctrine de bien mourir, que icy est appellée bien naistre.

Appareillons nous donc une chemise blanche d'innocence, Ung lange tainct de rouge, d'ardente charité. Ung cierge de cire, en blanche chasteté. Une coiffe d'esperance. Une cotte de foy, bandée de vertuz, pour nous emmailoter. Ung corail de saigesse, pour nous resjouyr le cueur.

Et pour ce que la divinité doibt alors estre nostre Mere nourrisse, & nous doibt alaicter de ses tresdoulces mammelles de science, & d'amour,

nettoyons nous premierement, des ordres & maulx pris de nature, qui est le peché, le viel Adam, l'inclination de la chair, la rebellion contre l'esprit.

Lavons nous avec lhermes, comme les enfanteletz qui pleurent en naissant. Sanctifions nous avec le Baptesme de penitence, qui est le Baptesme du saint esprit. Et si durant toute nostre vie en ce monde nous faisons ung tel appareil,

quand ce viendra à l'enfantement de la Mort, nous naistrans, comme nasquirent les Saintz, la Mort desquelz appellons naissance, car alors commencerent ilz à vivre.

Et pour ce que ces appareilz, & provisions ne sont faictes que de bien peu de gens, tant sommes en cela negligens, & n'a on soucy de pouvoir avoir pour le moins ung linceul ou suaire, pour au jour de la Mort y pouvoir estre envelopé, ne d'estre revestu d'aulcunes robes quand l'ame se despoillera du corps,

il me semble que ceste tant sorte non-chaillance doibt estre grandement accusée devant Dieu & devant les hommes : avec le linceul ou suaire où est ensepvely en terre le corps, affin que là tout soit mangé des vers. Et avec les robes de l'ame, si elles sont de bonnes oeuvres tyssues, on entre en la gloire sans fin pardurable, & de cela, l'erreur, on n'a soing ne cure. A ceste cause pour inciter les vivans à faire provision de telles robes & vestements, n'ay sceu trouver moyen plus excitatif, que de mettre en lumiere ces faces de Mort...

- 135 Mais celle mort que vous ay blasonnée,  
Elle ne fut fors aux humains donnée,  
Que pour noz corps plus beaux faire renaistre  
Que noz blasons ne les font apparostre.  
Fin de la mort.

Les simulachres &  
HISTORIEES FACES  
DE LA MORT, AVTANT ELE  
gammēt pourtraictes, que artifi-  
ciellement imaginées.



A LYON,  
Soubz l'escu de COLOI  
M. D. XXXVIII

FIG. 1 – Hans Holbein / Jean de Vauzelles, *Simulachres et historiées faces de la mort*, Lyon, M. et G. Trechsel, 1538, page de titre. Source : Bibliothèque nationale de France, Arsenal, Rés. 4-BL-3121(1) (Gallica).

Diuerſes Tables de  
MORT, NON PAINCTES,  
mais extraictes de l'eſcripture ſaincte,  
colorees par Docteurs Eccle  
ſiaſtiques, & vmbra  
gées par Philoſ  
ſophes.



O V R Chreſtiennement parler de  
la Mort, ie ne ſcauroys vers qui m'en  
mieulx interroguer, qu'enuers celluy  
bon S. P O L, qui par tant de Mortz  
eſt paruenu a la fin en la gloire de  
celluy, qui tant glorieuſemēt trium  
phant de la Mort, diſoit, O Mort: ie  
feray ta Mort. Parquoy a ce, que ce  
intrepidable Cheualier de la Mort  
diēt en l'epiſtre aux Theſſaloniques. Ie treuve que là il ap  
pelle le mourir vng dormir, & la Mort vng ſommeil. Et  
certes mieulx ne la pouuoit il effigier, que de l'accompa  
rer au dormir. Car comme le ſommeil ne eſtinct l'homme,  
mais detiēt le corps en reſpoz pour vng temps, ainſi la Mort  
ne perd l'hōme, mais priue ſon corps de ſes mouuementz, &  
operatiōs. Et cōme les membres endormiz de reſchef excitez  
ſe meuent, viuent, & oeurent: ainſi noz corps par la puiſ  
ſance de Dieu reſuſcitez viuent eternallemēt. Nul, certes, ſen  
B

FIG. 2 – Jean de Vauzelles, « Diverses Tables de mort », *Simulachres*, 1538, fol. B1<sup>r</sup>.  
Source : Bibliothèque nationale de France, Arsenal Rés. 4-BL-3121(1) (Gallica).